

Avec le temps...  
Avec le temps va tout s'en va  
On oublie le visag' et l'on oublie la voix  
Le coeur quand ça bat plus c'est pas la pein' d'aller  
Chercher plus loin faut laisser fair' et c'est très bien  
Avec le temps...  
Avec le temps va tout s'en va

L'autre qu'on adorait qu'on cherchait sous la pluie  
L'autre qu'on devinait au détour d'un regard  
Entre les mots entre les lign's et sous le fard  
D'un serment maquillé qui s'en va fair' sa nuit  
Avec le temps tout s'évanouit

Avec le temps...  
Avec le temps va tout s'en va  
Mêm' les plus chouett's souv'nirs ça t'as un' de ces gueul's  
A la Gal'rie j'Farfouill' dans les rayons d'la mort  
Le samedi soir quand la tendress' s'en va tout' seule  
Avec le temps...  
Avec le temps va tout s'en va

L'autre à qui l'on croyait pour un rhum' pour un rien  
L'autre à qui l'on donnait du vent et des bijoux  
Pour qui l'on eût vendu son âme pour quelques sous  
Devant quoi l'on s' traînait comme traînent les chiens  
Avec le temps va tout va bien

Avec le temps...  
Avec le temps va tout s'en va  
On oublie les passions et l'on oublie les voix  
Qui vous disaient tout bas les mots des pauvres gens  
Ne rentre pas trop tard surtout ne prends pas froid  
Avec le temps...  
Avec le temps va tout s'en va  
Et l'on se sent blanchi comme un cheval fourbu  
Et l'on se sent glacé dans un lit de hasard  
Et l'on se sent tout seul peut-être mais peinard  
Et l'on se sent floué par les années perdues

Alors vraiment  
Avec le temps ... on n'aime plus.

Camille : Bouleversement de toute ma personne. Comme je souffrais d'une crise de fatigue cardiaque, tâchant de dompter ma souffrance, je me baissai avec lenteur et prudence pour me déchausser. Mais à peine eus-je touché le premier bouton de ma bottine, ma poitrine s'enfla, remplie d'une présence inconnue, divine, des sanglots me secouèrent, des larmes ruisselèrent de mes yeux. Je venais d'apercevoir, dans ma mémoire, penché sur ma fatigue, le visage tendre, préoccupé et déçu de ma grand'mère, le visage de ma grand'mère, pour la première

fois depuis cette promenade où elle avait eu son attaque, je retrouvais dans un souvenir involontaire et complet la réalité vivante et ainsi, dans un désir fou de me précipiter dans ses bras, ce n'était qu'à l'instant — que je venais d'apprendre qu'elle était morte. Plus d'une année après son enterrement, à cause de cet anachronisme qui empêche si souvent le calendrier des faits de coïncider avec celui des sentiments, car aux troubles de la mémoire sont liées les intermittences du cœur.

*C vient chercher H met le manteau et le bouton. H et C marchent directement vers le public*

Hélène : Je ne me souviens plus.

C : Qu'est-ce qu'on se disait ?

H .....

C : On se parlait du Berry !

H : Du Berry ?

C : Vous avez bien été envoyée dans le Berry quand votre mère est tombée malade ?

H .....

C : C'était un peu plus d'un an après votre arrivée de.

H : Quand nous sommes partis de l'Indochine, après Diên Biên Phu, nous avons embarqué sur un grand bateau... sur un cargo de marchandises, je devais avoir 3 ou 4 ans. J'avais peur de monter sur la passerelle, cette passerelle détestée où je devais monter à contrecœur, monter contre mon cœur qui aurait voulu rester auprès de ma grand'mère, la mère de ma mère qui restait sur le quai, j'avais peur de tomber, je ne comprenais pas pourquoi tout le monde pleurait.

C .....

H : J'étais avec mes 3 frères, ma mère et ma grand'mère paternelle, nous allions rejoindre mon père qui était en France. Il était militaire, il était vietnamien mais il avait fait l'École des Enfants de Troupe pour l'armée française. Arrivés à Paris, nous habitions une caserne militaire... la caserne de la porte de Clignancourt.

C'était en plein hiver, nous sommes tous tombés malade sauf ma grand'mère.

Ma mère a eu la tuberculose, et nous, ses enfants, une Primo infection.

Nous avons été soignés dans un hôpital pour les enfants.

C'était à l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul, à Denfert-Rochereau.

C'est là que ma grand'mère venait nous rendre visite, elle nous apportait des oranges, je ne la mangeais pas.

C : Pourquoi vous ne la mangiez pas ?

H : Parfois ma grand'mère restait la nuit. Ma grand'mère trouvait un tel plaisir dans toute peine qui m'en épargnait une, et, dans un moment d'immobilité et de calme pour mes membres fatigués quelque chose de si délicieux, que quand, ayant vu qu'elle voulait m'aider à me déchausser, je fis le geste de l'en empêcher et de commencer de le faire moi-même, elle arrêta d'un regard suppliant mes mains qui touchaient au premier bouton de mes bottines.

– (*Accent vietnamien*) Oh, je t'en prie, me dit-elle. C'est une telle joie pour ta grand'mère. Et surtout ne manque pas de frapper au mur si tu as besoin de quelque chose cette nuit, mon lit est adossé au tien, la cloison est très mince. D'ici un moment quand tu seras couchée fais-le, pour voir si nous nous comprenons bien.

Et, en effet, ce soir-là, je frappai trois coups – que une semaine plus tard quand je fus souffrant je renouvelai pendant quelques jours tous les matins parce que ma grand'mère voulait me donner du lait de bonne heure. Alors quand je croyais entendre qu'elle était réveillée – pour qu'elle n'attendît pas et pût, tout de suite après, se rendormir – je risquais trois petits coups, timidement, faiblement, distinctement malgré tout, car si je craignais d'interrompre son sommeil dans le cas où je me serais trompé et où elle eût dormi, je n'aurais pas voulu non plus qu'elle continuât d'épier un appel qu'elle n'aurait pas distingué d'abord et que je n'oserais pas renouveler. Et à peine j'avais frappé mes coups que j'en entendais trois autres, répétés à deux reprises pour plus de clarté ; et bientôt après ma grand'mère arrivait. Je lui disais que j'avais eu peur qu'elle ne m'entendît pas ou crût que c'était un voisin qui avait frappé ; elle riait : (*Accent vietnamien*) Confondre les coups de mon pauvre chou avec d'autres, mais entre mille sa grand'mère les reconnaîtrait ! Crois-tu donc qu'il y en ait d'autres au monde qui soient aussi bêtas, aussi fébriles, aussi partagés entre la crainte de me réveiller et de ne pas être compris. Mais quand même elle se contenterait d'un grattement on reconnaîtrait tout de suite sa petite souris, surtout quand elle est aussi unique et à plaindre que la mienne. Je l'entendais déjà depuis un moment qui hésitait, qui se remuait dans le lit, qui faisait tous ses manèges.

C : Elle vous appelait « petite souris », votre grand'mère ?

H : Oui. Vous savez pourquoi ? ... parce que je suis née l'année du Rat.

C : Moi, quand j'étais malade, ma grand'mère elle m'apportait pas des oranges mais de l'alcool.

*Texte suivant entrecoupé de dialogues entre C et H.*

C : J'étais sujet à des étouffements et notre médecin, le docteur Cottard, malgré la désapprobation de ma grand-mère, qui me voyait déjà mourant alcoolique, m'avait conseillé de prendre de la bière, du champagne ou du cognac quand je sentais venir une crise. Un soir que ma grand'mère m'avait laissé assez bien, elle rentra dans ma chambre très tard dans la soirée, et s'apercevant que la respiration me manquait : « Oh ! mon Dieu, comme tu souffres », s'écria-t-elle, les traits bouleversés. Elle me quitta aussitôt, j'entendis la porte cochère, et elle rentra un peu plus tard avec du cognac qu'elle était allée acheter parce qu'il n'y en avait pas à la maison. Bientôt je commençai à me sentir heureux. Ma grand'mère, un peu rouge,

avait l'air gêné, et ses yeux une expression de lassitude et de découragement. – J'aime mieux te laisser et que tu profites un peu de ce mieux, me dit-elle, en me quittant brusquement.

Je me jetai pourtant dans les bras de ma grand'mère et je suspendis mes lèvres à sa figure comme si j'accédais ainsi à ce coeur immense qu'elle m'ouvrait. Quand j'avais ainsi ma bouche collée à ses joues, à son front, j'y puisais quelque chose de si bienfaisant, de si nourricier, que je gardais l'immobilité, le sérieux, la tranquille avidité d'un enfant qui tette. Mais ce soir-là je sentis sur ses joues fraîches quelque chose de mouillé dont je ne sus pas si c'était l'humidité de l'air nocturne qu'elle venait de traverser.

H : Pourquoi vous m'aviez parlé du Berry ?

C : Parce que quand vous avez été mieux, après Saint-Vincent-de-Paul, vous avez été envoyée chez un couple dans le Berry, non ?

H : Quand je suis partie de l'hôpital Saint-Vincent-de-Paul, j'avais grandi d'un an et je devais avoir presque 5 ans. Et en attendant que ma mère guérisse, l'assistance publique nous a placés dans une famille d'accueil à la campagne.

Après avoir fait un long voyage en train, une dame, une assistante sociale de l'Oeuvre Granger, nous attendait. Nous sommes montés dans sa 2 chevaux, jaune, et on ne sait pas où on allait et en haut d'une côte la voiture s'est arrêtée, une grosse femme et un homme ont regardé dans la voiture et ils ont dit « Nous, on prend les 3 gars », et l'assistante sociale me dit « Toi, tu iras chez Jacqueline dans la ferme un peu plus loin ».

Jacqueline et Georges m'attendaient et me regardèrent avec étonnement, ils m'ont demandé mon nom plusieurs fois, je voulais parler mais aucun son ne sortait de ma bouche, je crois qu'ils se sont demandés si je parlais le français, ils m'ont demandé si j'avais faim, ils m'ont donné un ragoût de pommes de terre qu'ils avaient laissé au chaud car ils m'attendaient plus tôt. Je voulais bien manger pour leur faire plaisir mais je ne pouvais pas, j'avais envie de vomir.

Je suis restée 6 ans chez mes parents nourriciers.

C : Votre mère est jamais venue vous voir dans le Berry ?

H .....

C : Elle vous écrivait ?

H .....

C : Si, elle est venue vous voir, elle est arrivée avec une vieille dame, elles avaient des sacs pleins de provisions.

H : Un jour, quand ma mère fut guérie, elle est venue nous rendre visite avec ma grand'mère. J'ai vu arriver au bout du chemin une dame étrangère avec un tailleur bleu ciel, elle avait du mal à marcher avec des chaussures à talon aiguille sur le sentier, elle était très soignée.

Elle était accompagnée d'une toute petite dame plus âgée, ce devrait être ma grand'mère, elle était habillée avec une tunique vietnamienne, *Ho sai*, vert olive et dorée.

Ma nourrice me dit « Va donc dire bonjour à ta mère » et, dans la confusion, j'ai été dire bonjour à Jacqueline.

On était en short, les genoux égratignés, tout crottés, la morve au nez, des enfants de paysans...

Des cheveux tout ébouriffés avec plein de foin, on jouait toujours dehors avec des bouts de bois, on sentait la ferme, la bouse de vache, on était sales.

Je n'avais pas reconnu ma mère et ma grand'mère.

On ne se comprenait pas, elles avaient un accent vietnamien.

J'avais honte.

Ma mère et ma grand'mère étaient venues avec des sacs remplis de provisions avec tous les ingrédients pour faire de la cuisine chinoise (comme ils disaient dans le Berry), vietnamienne, elles ont passé la journée à cuisiner.

Du riz cantonnais, de la soupe aux vermicelles transparents, du porc au caramel, du poulet au curry, du boeuf sauté aux légumes, des rouleaux de printemps et surtout des pâtés impériaux, des nems.

C'était la première fois que je mangeais de la cuisine vietnamienne, et pourtant, c'était comme si j'en connaissais déjà l'odeur et la saveur...

Je n'avais pas reconnu ma mère et ma grand'mère mais j'avais reconnu le goût de sa cuisine, sa saveur...

C : Mais, vous savez, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

H : C'est beau, c'est un poème ?

C : Non, c'est du Proust. Mais vous le connaissez ce petit morceau, je vous l'ai appris.

H : Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

H : C'est quoi les gouttelettes ?

C : Pour moi, c'est des toutes petites sensations d'odeur ou de saveur qui nous arrivent et qui ouvrent un tiroir de souvenirs.

H : Certes, ce qui palpète ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément ; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon des couleurs remuées ; mais je ne puis distinguer la forme, lui demander comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit. Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ?

H : ... Votre grand'mère... vous...

C : On marche ?

H : Et votre grand'mère vit toujours ?

C : Non, elles sont mortes toutes les deux, une de maladie et l'autre d'accident de voiture.

H : Comme les miennes, une de maladie et l'autre d'un accident d'avion.

C : Ma grand'mère qui est morte de maladie, elle était du Berry, elle aussi.

H : Ah bon.

C : Oui, mais vous, vous étiez dans le Cher, et elle, dans l'Indre. À Migné, près de Méobecq, Le Blanc, Saint-Gauthier. Vous l'auriez aimée, elle me disait toujours « Petit garçon, il faudra toujours garder un petit morceau de ciel au-dessus de ta tête. »

Elle marchait toujours pieds nus dans l'herbe très tôt le matin au mois de mai. Parce qu'un vieux curé irlandais lui avait dit que c'était excellent pour la santé.

Elle trouvait que « c'est une pitié de rester enfermé à la campagne », et quand nous étions en vacances à Combray, elle avait d'incessantes discussions avec mon père, les jours de trop grandes pluies, parce qu'il m'envoyait lire dans ma chambre au lieu de rester dehors. « Ce n'est pas comme cela que vous le rendrez robuste et énergique, disait-elle tristement, surtout ce petit qui a tant besoin de prendre des forces et de la volonté. »

Mais ma grand'mère, elle, par tous les temps, même quand la pluie faisait rage et que Françoise, la dame qui s'occupait de la maison, avait précipitamment rentré les précieux fauteuils d'osier de peur qu'ils ne fussent mouillés, on la voyait dans le jardin vide et fouetté par l'averse, relevant ses mèches désordonnées et grises pour que son front s'imbibât mieux de la salubrité du vent et de la pluie, « Enfin on respire ! » et elle parcourait les allées détrempées – trop symétriquement alignées à son gré par le nouveau jardinier dépourvu du sentiment de la nature, elle parcourait les allées détrempées de son petit pas enthousiaste et saccadé, réglé par les mouvements divers qu'excitaient dans son âme, l'ivresse de l'orage, la puissance de l'hygiène, la stupidité de mon éducation et la symétrie des jardins, plutôt que le

désir inconnu d'elle d'éviter à sa jupe prune les taches de boue sous lesquelles elle disparaissait jusqu'à la hauteur qui était toujours pour sa femme de chambre un désespoir et un problème.

Quand ces tours de jardins de ma grand'mère avaient lieu après le dîner, une chose avait le pouvoir de la faire rentrer : c'était – à un des moments où la révolution de sa promenade la ramenait périodiquement, comme un insecte, en face des lumières du petit salon où les liqueurs étaient servies sur la table à jeu – si ma grand'tante lui criait : « Madeleine ! Viens donc empêcher ton mari de boire du cognac ! » pour la taquiner, en effet, comme les liqueurs étaient défendues à mon grand'père, ma grand'tante lui en faisait boire quelques gouttes.

Ma pauvre grand'mère entraînait, priait ardemment son mari de ne pas goûter au cognac ; il se fâchait, buvait tout de même sa gorgée, et ma grand'mère repartait, triste, découragée, souriante pourtant, car elle était si humble de cœur et si douce que sa tendresse pour les autres et le peu de cas qu'elle faisait de sa propre personne et de ses souffrances, se conciliaient dans son regard en un sourire où, contrairement à ce qu'on voit dans le visage de beaucoup d'humains, il n'y avait d'ironie que pour elle-même, et pour nous tous comme un baiser de ses yeux qui ne pouvaient voir ceux qu'elle chérissait sans les caresser passionnément du regard. Ce supplice que lui infligeait ma grand'tante, le spectacle des vaines prières de ma grand'mère et de sa faiblesse, vaincue d'avance, essayant inutilement d'ôter à mon grand'père le verre à liqueur, c'était de ces choses à la vue desquelles on s'habitue plus tard jusqu'à les considérer en riant et à prendre le parti du persécuteur assez résolument et gaiement pour se persuader à soi-même qu'il ne s'agit pas de persécution ; elles me causaient alors une telle horreur, que j'aurais aimé battre ma grand'tante. Mais dès que j'entendais : “Bathilde, viens donc empêcher ton mari de boire du cognac !” déjà homme par la lâcheté, je faisais ce que nous faisons tous, une fois que nous sommes grands, quand il y a devant nous des souffrances et des injustices : je ne voulais pas les voir.

### *C et H montent dans la chambre*

Je montais sangloter tout en haut de la maison à côté de la salle d'études, sous les toits, dans une petite pièce sentant l'iris, et que parfumait aussi un cassis sauvage poussé au dehors entre les pierres de la muraille et qui passait une branche de fleurs par la fenêtre entr'ouverte. Destinée à un usage plus spécial et plus vulgaire, cette pièce, d'où l'on voyait pendant le jour jusqu'au donjon de Roussainville-le-Pin, servit longtemps de refuge pour moi, sans doute parce qu'elle était la seule qu'il me fût permis de fermer à clef, à toutes celles de mes occupations qui réclamaient une inviolable solitude : la lecture, la rêverie, les larmes et la volupté.

H : Vous avez pas une tasse de thé ?

C : Non, mais j'ai de la tisane de tilleul. Vous en voulez ? Avec un petit gâteau ? Une madeleine ?

H : Volontiers !

C : Françoise, apportez-nous donc de la tisane et quelques madeleines. Hélas ! je ne savais pas que ce qui préoccupait ma grand'mère, bien plus tristement que les petits écarts de régime de son mari, c'était mon manque de volonté, ma santé délicate, l'incertitude qu'elle projetait sur mon avenir. Voilà ce qui habitait sa marche au cours de ces déambulations incessantes, de

l'après-midi et du soir, où on voyait passer et repasser, obliquement levé vers le ciel, son beau visage aux joues brunes et sillonnées, devenues au retour de l'âge presque mauves comme les labours à l'automne, barrées, si elle sortait, par une voilette à demi relevée, et sur lesquelles, amené là par le froid ou quelque triste pensée, était toujours en train de sécher un pleur involontaire.

*C et H le baiser et la danse.*

C : Qu'est ce que vous faisiez à la ferme ?

H : Je gardais les vaches, je faisais des bouquets de fleurs.

C : Des bouquets de fleurs.

H : Je cueillais des fleurs, des violettes, des pâquerettes, boutons d'or, coquelicots, bleuets, marguerites, tulipes, jonquilles

C: Des églantines

H : Iris, pervenches, myosotis, pivoines

C : Des aubépines

H : Dahlias, chrysanthèmes, lilas, narcisses

C : Des nymphéas

H : Soleils, agapanthes, camélias, hortensias

C : Des digitales

H : Violettes noires, impatiens, mimosa, roses

C : Des géraniums

H : Jasmin, orchidées, nénuphars, lotus, magnolias, capucines, lavande, genêts, hellebores, glaïeuls, lys, renoncules, pensées, campanules, pommiers en fleur, millepertuis, soucis, immortelles

*Arrivée sur le plateau*

H : Que faisiez-vous pendant les vacances ?

C : Je lisais. Georges Sand. On se promenait, soit du côté de Guermantes, soit du côté de chez Swann. Mais, pendant longtemps, tout ce dont je me souvenais de Combray, c'était le moment du coucher.

*Glissement sur le texte en fonction des questions d'Hélène.*

C : À Combray, tous les jours dès la fin de l'après-midi, longtemps avant le moment où il faudrait me mettre au lit et rester, sans dormir, loin de ma mère et ma grand'mère, ma chambre à coucher redevenait le point fixe et douloureux de mes préoccupations

Après le dîner, hélas, j'étais bientôt obligé de quitter maman qui restait à causer avec les autres, au jardin s'il faisait beau, dans le petit salon ou tout le monde se retirait s'il faisait mauvais.

Ma seule consolation, quand je montais me coucher, était que maman viendrait m'embrasser quand je serais dans mon lit. Mais ce bonsoir durait si peu de temps, elle redescendait si vite, que le moment où je l'entendais monter, était pour moi un moment douloureux.

Le monde se bornait habituellement à M. Swann, qui, en dehors de quelques étrangers de passage, était à peu près la seule personne qui vînt chez nous à Combray, quelquefois pour dîner en voisin, quelquefois après le dîner, à l'improviste.

Les soirs où, assis devant la maison sous le grand marronnier, autour de la table de fer, nous entendions au bout du jardin, le double tintement timide, ovale et doré de la clochette pour les étrangers, tout le monde aussitôt se demandait : « Une visite, qui cela peut-il être ? » mais on savait bien que cela ne pouvait être que M. Swann ; et on envoyait en éclaireur ma grand'mère, toujours heureuse d'avoir un prétexte pour faire un tour de jardin de plus, et qui en profitait pour arracher subrepticement au passage quelques tuteurs de rosiers afin de rendre aux roses un peu de naturel, comme une mère qui, pour les faire bouffer, passe la main dans les cheveux de son fils que le coiffeur a trop aplatis.

Nous restions tous suspendus aux nouvelles que ma grand'mère allait nous apporter de l'ennemi, comme si on eût pu hésiter entre un grand nombre possible d'assaillants, et bientôt après mon grand'père disait : « Je reconnais la voix de Swann. »

Je ne quittais pas ma mère des yeux, je savais que quand on serait à table, on ne me permettrait pas de rester pendant toute la durée du dîner et que, pour ne pas contrarier mon père, maman ne me laisserait pas l'embrasser à plusieurs reprises devant le monde, comme si ç'avait été dans ma chambre. Aussi je me promettais, dans la salle à manger, pendant qu'on commencerait à dîner et que je sentirais approcher l'heure, de faire d'avance de ce baiser, ce baiser précieux et fragile que maman me confiait d'habitude dans mon lit au moment de m'endormir, il me fallait le transporter de la salle à manger dans ma chambre et le garder pendant tout le temps que je me déshabillais, sans que se brisât sa douceur, sans que se répandît et s'évaporât sa vertu volatile, et, justement ces soirs-là où j'aurais eu besoin de le recevoir avec plus de précaution, il fallait que je le prisse, que je le dérobasse brusquement, publiquement, sans même avoir le temps et la liberté d'esprit nécessaires pour porter à ce que je faisais cette attention des maniaques qui s'efforcent de ne pas penser à autre chose pendant qu'ils ferment une porte. Mais voici qu'avant que le dîner fût sonné mon grand'père eut la férocité inconsciente de dire : « Le petit a l'air fatigué, il devrait monter se coucher. On dîne tard du reste ce soir. »

Et mon père, qui ne gardait pas aussi scrupuleusement que ma grand'mère et que ma mère la foi des traités, dit : « Oui, allons, vas te coucher. » Je voulus embrasser maman, à cet instant on entendit la cloche du dîner. « Mais non, voyons, laisse ta mère, vous vous êtes assez dit bonsoir comme cela, ces manifestations sont ridicules. Allons, monte ! » Et il me fallut partir sans viatique ; il me fallut monter chaque marche de l'escalier, à « contre-cœur », montant

contre mon cœur qui voulait retourner près de ma mère parce qu'elle ne lui avait pas, en m'embrassant, donné licence de me suivre. Cet escalier détesté où je m'engageais toujours si tristement, exhalait une odeur de vernis qui avait en quelque sorte absorbé, fixé, cette sorte particulière de chagrin que je ressentais chaque soir, et la rendait peut-être plus cruelle encore pour ma sensibilité parce que, sous cette forme olfactive, mon intelligence n'en pouvait plus prendre sa part.

Une fois dans ma chambre, il fallut boucher toutes les issues, fermer les volets, creuser mon propre tombeau, en défaisant mes couvertures, revêtir le suaire de ma chemise de nuit. Mais avant de m'ensevelir dans le lit de fer qu'on avait ajouté dans la chambre parce que j'avais trop chaud l'été sous les courtines de reps du grand lit, j'eus un mouvement de révolte, J'écrivis à ma mère en la suppliant de monter pour une chose grave que je ne pouvais lui dire dans ma lettre. Mon effroi était que Françoise, la cuisinière de ma tante, qui était chargée de s'occuper de moi quand j'étais à Combray, refusât de porter mon mot. Je me doutais que pour elle, faire une commission à ma mère quand il y avait du monde lui paraîtrait aussi impossible que pour le portier d'un théâtre de remettre une lettre à un acteur pendant qu'il est en scène.

Mais pour mettre une chance de mon côté, je n'hésitai pas à mentir et à lui dire que ce n'était pas du tout moi qui avais voulu écrire à maman, mais que c'était maman qui, en me quittant, m'avait recommandé de ne pas oublier de lui envoyer une réponse relativement à un objet qu'elle m'avait prié de chercher ; et elle serait certainement très fâchée si on ne lui remettait pas ce mot. Je pense que Françoise ne me crut pas, elle discernait immédiatement, toute vérité que nous voulions lui cacher ; elle regarda pendant cinq minutes l'enveloppe comme si l'examen du papier et l'aspect de l'écriture allaient la renseigner sur la nature du contenu « C'est-il pas malheureux pour des parents d'avoir un enfant pareil ! »

Ma mère ne vint pas, et sans ménagements pour mon amour-propre me fit dire par Françoise ces mots : « Il n'y a pas de réponse » que depuis j'ai si souvent entendu des concierges de « palaces » ou des valets de pied de tripots, rapporter à quelque pauvre fille qui s'étonne : — ayant décliné l'offre de Françoise de me faire de la tisane ou de rester auprès de moi, je la laissai retourner à l'office, je me couchai et je fermai les yeux en tâchant de ne pas entendre la voix de mes parents qui prenaient le café au jardin. Mais au bout de quelques secondes, je sentis qu'en écrivant ce mot à maman, en m'approchant, au risque de la fâcher, si près d'elle que j'avais cru toucher le moment de la revoir, je m'étais barré la possibilité de m'endormir sans l'avoir revue, et les battements de mon cœur de minute en minute devenaient plus douloureux parce que j'augmentais mon agitation en me prêchant un calme qui était l'acceptation de mon infortune. Tout à coup mon anxiété tomba, une félicité m'envahit comme quand un médicament puissant commence à agir et nous enlève une douleur : je venais de prendre la résolution de ne plus essayer de m'endormir sans avoir revu maman, de l'embrasser coûte que coûte, bien que ce fût avec la certitude d'être ensuite fâché pour longtemps avec elle. Le calme qui résultait de mes angoisses finies me mettait dans un allégresse extraordinaire, non moins que l'attente, la soif et la peur du danger. J'ouvris la fenêtre sans bruit et m'assis au pied de mon lit ; je ne faisais presque aucun mouvement afin qu'on ne m'entendît pas d'en bas. Dehors, les choses semblaient, elles aussi, figées en une muette attention à ne pas troubler le clair de lune, qui doublant et reculant chaque chose par l'extension devant elle de son reflet, plus dense et concret qu'elle-même, avait à la fois aminci et agrandi le paysage comme un plan replié jusque-là, qu'on développe.

Je savais que le cas dans lequel je me mettais était de tous celui qui pouvait avoir pour moi, de la part de mes parents, les conséquences les plus graves, dans l'éducation qu'on me donnait,

l'ordre des fautes n'était pas le même que dans l'éducation des autres enfants, et on m'avait habitué à placer avant toutes les autres celles dont je comprends maintenant que leur caractère commun est qu'on y tombe en cédant à une impulsion nerveuse.

Quand j'irais me mettre sur le chemin de ma mère au moment où elle monterait se coucher, et qu'elle verrait que j'étais resté levé pour lui redire bonsoir dans le couloir, on ne me laisserait plus rester à la maison, on me mettrait au collège le lendemain, c'était certain. Eh bien ! dussé-je me jeter par la fenêtre cinq minutes après, j'aimerais encore mieux cela. Ce que je voulais maintenant c'était maman, c'était lui dire bonsoir, j'étais allé trop loin dans la voie qui menait à la réalisation de ce désir pour pouvoir rebrousser chemin.

J'entendis les pas de mes parents qui accompagnaient Swann ; et quand le grelot de la porte m'eut averti qu'il venait de partir,

J'allai sans bruit dans le couloir ; mon cœur battait si fort que j'avais de la peine à avancer, mais du moins il ne battait plus d'anxiété, mais d'épouvante et de joie. Je vis dans la cage de l'escalier la lumière projetée par la bougie de maman. Puis je la vis elle-même, je m'élançai. À la première seconde, elle me regarda avec étonnement, ne comprenant pas ce qui était arrivé. Puis sa figure prit une expression de colère, elle ne me disait même pas un mot, et en effet pour bien moins que cela on ne m'adressait plus la parole pendant plusieurs jours.

Mais elle entendit mon père qui montait du cabinet de toilette où il était allé se déshabiller, et, pour éviter la scène qu'il me ferait, elle me dit d'une voix entrecoupée par la colère : « Sauve-toi, sauve-toi, qu'au moins ton père ne t'ait vu ainsi attendant comme un fou ! » Mais je lui répétais : « Viens me dire bonsoir », terrifié en voyant que le reflet de la bougie de mon père s'élevait déjà sur le mur, mais aussi usant de son approche comme d'un moyen de chantage et espérant que maman, pour éviter que mon père me trouvât encore là si elle continuait à refuser, allait me dire : « Rentre dans ta chambre, je vais venir. » Il était trop tard, mon père était devant nous. Sans le vouloir, je murmurai ces mots que personne n'entendit : « Je suis perdu ! »

Il n'en fut pas ainsi. Mon père Il me regarda un instant d'un air étonné et fâché, puis dès que maman lui eut expliqué en quelques mots embarrassés ce qui était arrivé, il lui dit : « Mais va donc avec lui, puisque tu disais justement que tu n'as pas envie de dormir, reste un peu dans sa chambre, moi je n'ai besoin de rien. » — « Mais, mon ami, répondit timidement ma mère, que j'aie envie ou non de dormir, ne change rien à la chose, on ne peut pas habituer cet enfant... » —

« Mais il ne s'agit pas d'habituer, dit mon père en haussant les épaules, tu vois bien que ce petit a du chagrin, il a l'air désolé, cet enfant ; voyons, nous ne sommes pas des bourreaux ! Quand tu l'auras rendu malade, tu seras bien avancée ! Puisqu'il y a deux lits dans sa chambre, dis donc à Françoise de te préparer le grand lit et couche pour cette nuit auprès de lui. Allons, bonsoir, moi qui ne suis pas si nerveux que vous, je vais me coucher. »

On ne pouvait pas remercier mon père ; on l'eût agacé par ce qu'il appelait des sensibleries. Je restai sans oser faire un mouvement ; il était encore devant nous, grand, dans sa robe de nuit blanche sous le cachemire de l'Inde violet et rose qu'il nouait autour de sa tête depuis qu'il avait des névralgies.

Maman resta cette nuit-là dans ma chambre et, comme pour ne gêner d'aucun remords ces heures si différentes de ce que j'avais eu le droit d'espérer, quand Françoise, comprenant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire en voyant maman assise près de moi, qui me tenait la main et me laissait pleurer sans me gronder, lui demanda : « Mais Madame, qu'a donc Monsieur à pleurer ainsi ? » maman lui répondit : « Mais il ne sait pas lui-même, Françoise, il est énervé ; préparez-moi vite le grand lit et montez vous coucher. » Ainsi, pour la première fois, ma tristesse n'était plus considérée comme une faute punissable mais comme un mal involontaire qu'on venait de reconnaître officiellement, comme un état nerveux dont je n'étais pas responsable ; j'avais le soulagement de n'avoir plus à mêler de scrupules à l'amertume de mes larmes, je pouvais pleurer sans péché.

Il y a bien des années de cela. La muraille de l'escalier où je vis monter le reflet de sa bougie n'existe plus depuis longtemps. En moi aussi bien des choses ont été détruites que je croyais devoir durer toujours, et de nouvelles se sont édifiées, donnant naissance à des peines et à des joies nouvelles que je n'aurais pu prévoir alors, de même que les anciennes me sont devenues difficiles à comprendre. Il y a bien longtemps aussi que mon père a cessé de pouvoir dire à maman : « Va avec le petit. » La possibilité de telles heures ne renaîtra jamais pour moi. Mais depuis peu de temps, je recommence à très bien percevoir, si je prête l'oreille, les sanglots que j'eus la force de contenir devant mon père et qui n'éclatèrent que quand je me retrouvai seul avec maman. En réalité ils n'ont jamais cessé ; et c'est seulement parce que la vie se tait maintenant davantage autour de moi que je les entends de nouveau, comme ces cloches de couvents que couvrent si bien les bruits de la ville pendant le jour qu'on les croirait arrêtées mais qui se remettent à sonner dans le silence du soir.

H : Nous disons bien que l'heure de la mort est incertaine, mais quand nous disons cela, nous nous représentons cette heure comme située dans un espace vague et lointain, nous ne pensons pas qu'elle ait un rapport quelconque avec la journée déjà commencée et puisse signifier que la mort — ou sa première prise de possession partielle de nous, après laquelle elle ne nous lâchera plus — pourra se produire dans cet après-midi même, si peu incertain, cet après-midi où l'emploi de toutes les heures est réglé d'avance. On tient à sa promenade pour avoir dans un mois le total de bon air nécessaire, on a hésité sur le choix d'un manteau à emporter, du cocher à appeler, on est en fiacre, la journée est tout entière devant vous, courte, parce qu'on veut être rentré à temps pour recevoir une amie ; on voudrait qu'il fit aussi beau le lendemain ; et on ne se doute pas que la mort, qui cheminait en vous dans un autre plan, au milieu d'une impénétrable obscurité, a choisi précisément ce jour-là pour entrer en scène, dans quelques minutes.

C : Aidé du docteur je mis ma grand'mère dans l'ascenseur dont il me pria de le laisser manœuvrer les boutons, c'était chez lui une manie, et au bout d'un instant il vint à nous et nous fit passer dans son cabinet. Mais là, si pressé qu'il fût, son air rogue changea, tant les habitudes sont fortes, et il avait celle d'être aimable, voire enjoué, avec ses malades. Comme il savait ma grand'mère très lettrée et qu'il l'était aussi, il se mit à lui citer pendant deux ou trois minutes de beaux vers sur l'Été radieux qu'il faisait. Il l'avait assise dans un fauteuil, lui à contre-jour, de manière à bien la voir. Son examen fut minutieux, nécessita même que je sortisse un instant. Il le continua encore, puis ayant fini, se mit, bien que le quart d'heure touchât à sa fin, à refaire quelques citations à ma grand'mère. Il lui adressa même quelques plaisanteries assez fines, que j'eusse préféré entendre un autre jour, mais qui me rassurèrent complètement par le ton amusé du docteur. Sur quoi il tira sa montre, fronça fiévreusement le sourcil en voyant qu'il était en retard de cinq minutes, et tout en nous disant adieu sonna pour

qu'on apportât immédiatement son habit. Je laissai ma grand'mère passer devant, refermai la porte et demandai la vérité au savant.

Votre grand'mère est perdue, c'est une attaque provoquée par l'urémie. Le cas me paraît désespéré. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'espère me tromper. Excusez-moi, vous savez que je dîne chez le Ministre du Commerce, j'ai une visite à faire avant. Ah ! la vie n'est pas que rose, comme on le croit à votre âge.

Je ressortis et regardais ma grand'mère qui était perdue. Chaque personne est bien seule.

Comme je dormais, ma mère vint m'appeler au milieu de la nuit. – Pardonne-moi de venir troubler ton sommeil, me dit-elle. – Je ne dormais pas, répondis-je en m'éveillant.

D'une voix si douce qu'elle semblait craindre de me faire mal, ma mère me demanda si cela ne me fatiguerait pas trop de me lever, et me caressant les mains : – Mon pauvre petit, ce n'est plus maintenant que sur ton papa et sur ta maman que tu pourras compter. Nous entrâmes dans la chambre. Courbée en demi-cercle sur le lit, un autre être que ma grand'mère, une espèce de bête qui se serait affublée de ses cheveux et couchée dans ses draps, haletait, geignait, de ses convulsions secouait les couvertures. Toute cette agitation ne s'adressait pas à nous qu'elle ne voyait pas, ni ne connaissait. Mais si ce n'était plus qu'une bête qui remuait là, ma grand'mère où était-elle ?

On me fit s'essuyer les yeux avant d'aller embrasser grand'mère. – Mais je croyais qu'elle ne voyait plus, dit mon père. – On ne peut jamais savoir, répondit le docteur.

Quand mes lèvres la touchèrent, les mains de ma grand'mère s'agitèrent, elle fut parcourue tout entière d'un long frisson, soit réflexe, soit que certaines tendresses aient leur hyperesthésie qui reconnaît à travers le voile de l'inconscience ce qu'elles n'ont presque pas besoin des sens pour chérir. Le bruit de l'oxygène s'était tu, le médecin s'éloigna du lit. Ma grand'mère était morte.

La vie en se retirant venait d'emporter les désillusions de la vie. Un sourire semblait posé sur les lèvres de ma grand'mère. Sur ce lit funèbre, la mort, comme le sculpteur du moyen âge, l'avait couchée sous l'apparence d'une jeune fille.

H : Dès la première nuit, comme je souffrais d'une crise de fatigue cardiaque, tâchant de dompter ma souffrance, je me baissai avec lenteur et prudence pour me déchausser. Mais à peine eus-je touché le premier bouton de ma bottine, ma poitrine s'enfla, remplie d'une présence inconnue, divine, des sanglots me secouèrent, des larmes ruisselèrent de mes yeux. Je venais d'apercevoir, dans ma mémoire, penché sur ma fatigue, le visage tendre, préoccupé et déçu de ma grand'mère, le visage de ma grand'mère, pour la première fois depuis cette promenade où elle avait eu son attaque, je retrouvais dans un souvenir involontaire et complet la réalité vivante et ainsi, dans un désir fou de me précipiter dans ses bras, ce n'était qu'à l'instant – plus d'une année après son enterrement, à cause de cet anachronisme qui empêche si souvent le calendrier des faits de coïncider avec celui des sentiments – que je venais d'apprendre qu'elle était morte. Car aux troubles de la mémoire sont liées les intermittences du cœur.

Je n'étais plus que cet être qui cherchait à se réfugier dans les bras de sa grand'mère, à effacer les traces de ses peines en lui donnant des baisers, cet être que j'aurais eu à me figurer, quand

j'étais tel ou tel de ceux qui s'étaient succédés en moi depuis quelque temps, autant de difficulté que maintenant il m'eût fallu d'efforts, stériles d'ailleurs, pour ressentir les désirs et les joies de l'un de ceux que, pour un temps du moins, je n'étais plus. Je me rappelais comme une heure avant le moment où ma grand'mère s'était penchée ainsi, dans sa robe de chambre, vers mes bottines ; errant dans la rue étouffante de chaleur, devant le pâtissier, j'avais cru que je ne pourrais jamais, dans le besoin que j'avais de l'embrasser, attendre l'heure qu'il me fallait encore passer sans elle. Et maintenant que ce même besoin renaissait, je savais que je pouvais attendre des heures après des heures, qu'elle ne serait plus jamais auprès de moi, je ne faisais que de le découvrir parce que je venais, en la sentant, pour la première fois, vivante, véritable, gonflant mon cœur à le briser, en la retrouvant enfin, d'apprendre que je l'avais perdue pour toujours.

Au lieu des plaisirs que j'avais eus depuis quelque temps, le seul qu'il m'eût été possible de goûter en ce moment c'eût été, retouchant le passé, de diminuer les douleurs que ma grand'mère avait autrefois ressenties. Or, je ne me la rappelais pas seulement dans cette robe de chambre, vêtement approprié, au point d'en devenir presque symbolique, aux fatigues, malsaines sans doute, mais douces aussi, qu'elle prenait pour moi ; peu à peu voici que je me souvenais de toutes les occasions que j'avais saisies, en lui laissant voir, en lui exagérant au besoin mes souffrances, de lui faire une peine que je m'imaginai ensuite effacée par mes baisers, comme si ma tendresse eût été aussi capable que mon bonheur de faire le sien ; et pis que cela, moi qui ne concevais plus de bonheur maintenant qu'à en pouvoir retrouver répandu dans mon souvenir sur les pentes de ce visage modelé et incliné par la tendresse, j'avais mis autrefois une rage insensée à chercher d'en extirper jusqu'aux plus petits plaisirs, tel ce jour où elle s'était faite photographiée et où, ayant peine à dissimuler à celle-ci la puérilité presque ridicule de la coquetterie qu'elle mettait à poser, avec son chapeau à grands bords, dans un demi-jour seyant, je m'étais laissé aller à murmurer quelques mots impatientés et blessants, qui, je l'avais senti à une contraction de son visage, avaient porté, l'avaient atteinte ; c'était moi qu'ils déchiraient, maintenant qu'était impossible à jamais la consolation de mille baisers. Mais jamais je ne pourrais plus effacer cette contraction de sa figure, et cette souffrance de son cœur, ou plutôt du mien ; car comme les morts n'existent plus qu'en nous, c'est nous-mêmes que nous frappons sans relâche quand nous nous obstinons à nous souvenir des coups que nous leur avons assésés. Ces douleurs, si cruelles qu'elles fussent, je m'y attachais de toutes mes forces, car je sentais bien qu'elles étaient l'effet du souvenir de ma grand'mère, la preuve que ce souvenir que j'avais était bien présent en moi. Je sentais que je ne me la rappelais vraiment que par la douleur, et j'aurais voulu que s'enfonçassent plus solidement encore en moi ces clous qui y rivaient sa mémoire. Je ne cherchais pas à rendre la souffrance plus douce, à l'embellir, à feindre que ma grand'mère ne fût qu'absente et momentanément invisible, en adressant à sa photographie des paroles et des prières comme à un être séparé de nous mais qui, resté individuel, nous connaît et nous reste relié par une indissoluble harmonie. Jamais je ne le fis, car je ne tenais pas seulement à souffrir, mais à respecter l'originalité de ma souffrance telle que je l'avais subie tout d'un coup sans le vouloir, et je voulais continuer à la subir, suivant ses lois à elle, à chaque fois que revenait cette contradiction si étrange de la survivance et du néant entre-croisés en moi. Cette impression douloureuse et actuellement incompréhensible, je savais non certes pas si j'en dégagerais un peu de vérité un jour, mais que si, ce peu de vérité, je pouvais jamais l'extraire, ce ne pourrait être que d'elle, si particulière, si spontanée, qui n'avait été ni tracée par mon intelligence, ni atténuée par ma pusillanimité, mais que la mort elle-même, la brusque révélation de la mort, avait, comme la foudre, creusée en moi, selon un graphique surnaturel et inhumain, un double et mystérieux sillon. Mais dès que je fus arrivé à m'endormir, à cette heure, plus véridique, où mes yeux se fermèrent aux choses du dehors, le monde du sommeil (sur le seuil duquel l'intelligence et la

volonté momentanément paralysées ne pouvaient plus me disputer à la cruauté de mes impressions véritables) refléta, réfracta la douloureuse synthèse de la survivance et du néant, dans la profondeur organique et devenue translucide des viscères mystérieusement éclairés. Monde du sommeil, où la connaissance interne, placée sous la dépendance des troubles de nos organes, accélère le rythme du cœur ou de la respiration, parce qu'une même dose d'effroi, de tristesse, de remords agit, avec une puissance centuplée si elle est ainsi injectée dans nos veines ; Alors de grandes figures solennelles nous apparaissent, nous abordent et nous quittent, nous laissant en larmes. Je cherchai en vain celle de ma grand'mère dès que j'eus abordé sous les porches sombres ; je savais pourtant qu'elle existait encore, mais d'une vie diminuée, aussi pâle que celle du souvenir ; l'obscurité grandissait, et le vent ; mon père n'arrivait pas qui devait me conduire à elle. Tout d'un coup la respiration me manqua, je sentis mon cœur comme durci, je venais de me rappeler que depuis de longues semaines j'avais oublié d'écrire à ma grand'mère. Que devait-elle penser de moi ? « Mon Dieu, me disais-je, comme elle doit être malheureuse dans cette petite chambre qu'on a louée pour elle, aussi petite que pour une ancienne domestique, où elle est toute seule avec la garde qu'on a placée pour la soigner et où elle ne peut pas bouger, car elle est toujours un peu paralysée et n'a pas voulu une seule fois se lever. Elle doit croire que je l'oublie depuis qu'elle est morte ; comme elle doit se sentir seule et abandonnée ! Oh ! il faut que je coure la voir, je ne peux pas attendre une minute, je ne peux pas attendre que mon père arrive ; mais où est-ce ? Comment ai-je pu oublier l'adresse ? Pourvu qu'elle me reconnaisse encore ! Comment ai-je pu l'oublier pendant des mois ? Il fait noir, je ne trouverai pas, le vent m'empêche d'avancer ; mais voici mon père qui se promène devant moi ; je lui crie : « Où est grand'mère ? dis-moi l'adresse. Est-elle bien ? Est-ce bien sûr qu'elle ne manque de rien ? – Mais non, me dit mon père, tu peux être tranquille. Sa garde est une personne ordonnée. On envoie de temps en temps une toute petite somme pour qu'on puisse lui acheter le peu qui lui est nécessaire. Elle demande quelquefois ce que tu es devenu. On lui a même dit que tu allais faire un livre. Elle a paru contente. Elle a essuyé une larme. » Et c'est en sanglotant que moi aussi je dis à mon père : « Vite, vite, son adresse, conduis-moi. » Mais lui : « C'est que... je ne sais si tu pourras la voir. Et puis, tu sais, elle est très faible, très faible, elle n'est plus elle-même, je crois que ce te sera plutôt pénible. Et je ne me rappelle pas le numéro exact de l'avenue. – Mais dis-moi, toi qui sais, ce n'est pas vrai que les morts ne vivent plus. Ce n'est pas vrai tout de même, malgré ce qu'on dit, puisque grand'mère existe encore. » cerfs, cerfs, fourchette. (3 fois) »

Mais déjà j'étais remonté à la surface où s'ouvre le monde des vivants. J'avais oublié de fermer les volets, et sans doute le grand jour m'avait éveillé... Pour ne plus rien voir, je me tournai du côté du mur, mais hélas, ce qui était contre moi c'était cette cloison qui servait jadis entre nous deux de messenger matinal, cette cloison qui, aussi docile qu'un violon à rendre toutes les nuances d'un sentiment, disait si exactement à ma grand'mère ma crainte à la fois de la réveiller, et, si elle était éveillée déjà, de n'être pas entendu d'elle et qu'elle n'osât bouger, puis aussitôt, comme la réplique d'un second instrument, m'annonçant sa venue et m'invitant au calme. Je n'osais pas approcher de cette cloison plus que d'un piano où ma grand'mère aurait joué et qui vibrerait encore de son toucher. Je savais que je pourrais frapper maintenant, même plus fort, que rien ne pourrait plus la réveiller, que je n'entendais aucune réponse, que ma grand'mère ne viendrait plus. Et je ne demandais rien de plus à Dieu, s'il existe un paradis, que d'y pouvoir frapper contre cette cloison les trois petits coups que ma grand'mère reconnaîtrait entre mille, et auxquels elle répondrait par ces autres coups qui voulaient dire : « Ne t'agite pas, petite souris, je comprends que tu es impatient, mais je vais venir », et qu'il me laissât rester avec elle toute l'éternité, qui ne serait pas trop longue pour nous deux.

C : Cependant, rien que par mes rêves quand j'étais endormi, j'aurais pu apprendre que mon chagrin de la mort de ma grand'mère diminuait, car elle y apparaissait moins opprimée par l'idée que je me faisais de son néant. Je la voyais toujours malade, mais en voie de se rétablir, je la trouvais mieux. Et si elle faisait allusion à ce qu'elle avait souffert, je lui fermais la bouche avec mes baisers et je l'assurais qu'elle était maintenant guérie pour toujours. J'aurais voulu faire constater aux sceptiques que la mort est vraiment une maladie dont on revient.